

roman

Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon

Laure Morali

MÉMOIRE
D'ENCRIER

Extrait de la publication

TRAVERSÉE DE L'AMÉRIQUE
DANS LES YEUX D'UN PAPILLON

Mise en page : Virginie Turcotte
Maquette et illustration de couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2010
© Éditions Mémoire d'encrier

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Morali, Laure, 1972-

Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon
(Roman)

ISBN 978-2-923713-12-0 (Papier)

ISBN 978-2-89712-150-1 (PDF)

ISBN 978-2-89712-002-3 (ePub)

I. Titre.

PS8576.O623T72 2010

C843'.6 C2010-940135-2

PS9576.O623T72 2010

Nous reconnaissons le soutien du Conseil des Arts du Canada.



Conseil des Arts
du Canada

L'auteure remercie le Conseil des Arts du Canada pour
son soutien à l'écriture de ce livre ainsi que Ghislain
Labelle pour son aide précieuse.

Mémoire d'encrier

1260, rue Bélanger, bureau 201

Montréal, Québec,

H2S 1H9

Tél. : (514) 989-1491

Télec. : (514) 928-9217

info@memoiredencrier.com

www.memoiredencrier.com

Réalisation du fichier PDF : Éditions Prise de parole

Laure Morali

TRAVERSÉE DE L'AMÉRIQUE
DANS LES YEUX D'UN PAPILLON

Roman

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

DANS LA MÊME COLLECTION :

Gouverneurs de la rosée, Jacques Roumain

Nègre blanc, Jean-Marc Pasquet

Trilogie tropicale, Raphaël Confiant

Brisants, Max Jeanne

Litanie pour le Nègre fondamental, Jean Bernabé

L'allée des soupirs, Raphaël Confiant

Saison de porcs, Gary Victor

DU MÊME AUTEUR CHEZ MÉMOIRE D'ENCRIER :

La terre cet animal, poésie, 2003.

Aimititau! Parlons-nous!, dir., chronique, 2008.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

La mer à la porte, récit avec photographies de Delphine Zana, Rennes, Éditions de la Part Commune, 2001.

La route des vents, récit de voyage, Rennes, Éditions de la Part Commune, 2002.

La p'tite ourse, livre jeunesse-DVD, avec les illustrations de Fabienne Collet, Paris, Éditions Naïve, 2008.

à Denis
à Raphaël et Roméo
aux femmes innues qui font
battre le coeur du *matutishan*

*Il vient, il vient, le papillon.
Il vient, volant ailes éployées.
Il vient sur les fleurs, il butine.
Qu'il soit heureux! Son cœur s'ouvre!
Il est une fleur.*

Poème aztèque

On change de peau chaque fois que quelqu'un nous raconte son histoire. On oublie d'où l'on vient. On ne sait plus à qui appartiennent cette tristesse, cette joie. On est parfois léger, on butine, parfois lourd comme une pierre. On écoute les ancêtres des gens chez qui l'on dort. On s'étend et l'on meurt chaque nuit. On se lève serein. On est seul et tout le monde à la fois. On tient l'immensité du bout des doigts, délicate comme une fleur de myosotis avec son parfum de *don't forget me*. On change de pays à tire-d'aile. On a de grands yeux et l'envie de grandir jusqu'au ciel.

Et quand le soleil se lève, on se rend compte qu'il fait partie du monde des terriens.

Ekuanitshit, Sault-au-Mouton, Montréal, Albany, Denver, Taos, Santa Fe, Albuquerque, Cayenne, Kourou, Cacao, Homer, Anchorage, Rivière-au-Tonnerre, Ekuanitshit...

J'ai l'impression d'avoir été mise en orbite autour d'un point que seul perçoit le papillon qui m'entraîne.

Il déroule ses antennes. Les parfums l'enivrent et, dans cette ivresse, il puise la force de parcourir le monde. La pleine lune invite la roue orangée de ses ailes à se déployer : je m'engouffre dans la spirale d'air creusée par leurs battements.

Nous sillonnons l'Amérique.

Du Québec au Nouveau-Mexique, de la Guyane à l'Alaska, j'ai été aspirée par le nuage, la rivière, la route. Je me suis sentie disparaître, de rencontre en rencontre, retournée par mes désirs.

Combien de fois faut-il se transformer avant de se trouver ? Poussières de météore changées en algues, en plancton, en crustacés, mangeurs de plancton, chasseurs de chair, cueilleurs d'huîtres perlières, vivants, petits miracles, de qui sommes-nous le rêve ?

COULEUR FLAMME

«La Terre tourne. Où que tu sois, tu tourneras avec elle. Ici, tu seras toujours la bienvenue. Mon père m'a demandé de prendre soin de toi. Tu étais précieuse à ses yeux, sa petite femme, sa troisième fille. Les voyages te dispersent. Ça va te faire du bien d'entrer dans la tente à sudation. Tu es prête, Ishkuess?»

Peu importe mon âge, Nimesh m'appelle toujours Ishkuess, jeune fille. Il est trois heures du matin. Elle est déjà habillée pour la cérémonie. Une jupe orange dépasse de son manteau d'hiver. J'enfile la jupe rouge bordée d'étoiles qu'elle me tend avec du tabac que je fourre dans la poche de ma veste.

La main serrée sur les brins de tabac dans la nuit glaciale, je marche derrière Nimesh. Un feu brûle dans sa cour, entouré de parois de neige que la chaleur a striées. Les rues sont vides, les fenêtres éteintes. Seul Tshak, le gardien du feu, est éveillé.

Des feuilles de sauge dans les poches, les yeux couleur d'une lame de canif ouverte pour

un bivouac, Tshak a la voix râpeuse des roches du fond des fjords. J'ai fait sa connaissance ici, autour d'une flambée d'été. Il venait d'entrer dans la vie de Nimesh. Nous nous observions, Tshak solidement planté dans le sol, le visage amer, et moi assise sur les branches de sapin, attentive aux murmures que le vent ébouriffait entre nos mains hâtives à saisir une autre cigarette. Ce vent-là protégeait les étincelles autour du foin d'odeur, les flammes folles des coupures de journaux, les demi-lunes des copeaux d'écorce de bouleau et même les éclats de silex de la voix de Tshak. Je l'écoutais sans rien dire, attentive à ses renaissances, perméable à ses malheurs. Il est le dernier d'une grande fratrie, le seul à ne pas avoir hérité d'une grave maladie. Il a connu d'autres pays, des guerres et des arbres aussi, des forêts de pluie de la côte ouest des États-Unis aux jungles du Vietnam.

Nous étions début août. Nimesh passait des heures sur la plage à tenter d'apercevoir les Perséides annoncées à la radio. «Ce soir, peut-être...», répétait-elle chaque matin, les yeux écarquillés, les pupilles en orbite. Les particules de comète vrillaient dans ses iris malgré l'écran de nuages. Au bord de l'eau, invisible comme une loutre, elle restait illuminée par le désir de faire des vœux face au ciel opaque.

La nuit est un soleil qu'on ne connaît que par instants.

Nimesh semble être le pôle magnétique de Tshak, celle qui, après ses années d'exil, soigne les plantes médicinales dans leur jardin. J'ignore

quand elle a reçu son don de guérison. Lorsque nous nous sommes connues, il y a une quinzaine d'années, elle vivait déjà entre le visible et l'invisible, se couchait tard, se réveillait tôt. Des gens entraient dans sa maison sans frapper à toute heure du jour et de la nuit. Si elle partait avec eux, c'est qu'un de leurs proches avait besoin d'elle pour accepter la mort.

Je reviens toujours la voir à Ekuanitshit. Ici, on ne me pose pas de questions. Même au début, on a à peine cherché à savoir qui j'étais, d'où je venais. On ne m'a pas interrogée sur mes projets. J'étais bien, je ferais donc partie de la famille. Je n'ai connu ce confort mental nulle part ailleurs, être accepté sans avoir à justifier sa présence parce que l'on a fait, fera, ne fera pas. C'est peut-être ça, l'amour inconditionnel, une attitude de survie... Les Innus ont hérité de leurs parents un art de l'hospitalité qui leur était nécessaire en temps de famine. Lorsqu'un hiver rude poussait les animaux à se blottir loin de leur vue, ils continuaient à réserver le meilleur de leurs provisions pour les enfants, les aînés et l'étranger, celui qui avait moins de chance à la chasse et qu'il ne fallait pas juger, simplement nourrir. Ce sens de l'accueil leur a coûté cher...

Nous nous rapprochons du feu. Nimesh renverse la tête. Son visage lunaire rencontre son reflet, là-haut. Le poing fermé sur le tabac, elle tend le bras vers l'étoile Polaire. *Tshiuetin*, murmure-t-elle, saluant le vent du nord. Revoit-elle ceux qui ont marché jusqu'à la toundra avec pour guide une omoplate de caribou? En

interprétant les chemins noircis sur l'os par les flammes, ils devinaient la position des hardes. Le père de Nimesh, debout à la naissance, était tenu bien droit par le *takunakan* sur le dos de sa mère ; elle avançait avec le clan contre le vent. Il leur fallait quatre mois pour atteindre l'autre rive de la péninsule. En passant devant les postes de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson, il arrivait qu'ils échangent fourrures contre farine et fusils. Un seul fusil coûtait l'équivalent de sa longueur en peaux de castors empilées, des mois de marche et de trappe. À la fonte des neiges, *shikuan*, le premier printemps, ils retrouvaient leurs canots. Ils attendaient *minishkam*, le second printemps. Tout devenait vert. Le niveau d'eau baissait dans les rivières qu'ils descendaient jusqu'à la mer. Les familles passaient l'été dans de grands campements le long de la côte. Les esprits des Maîtres des animaux se reposaient à l'intérieur des terres. Au début de l'automne, les clans se formaient. Les Innus remontaient par différents chemins dans leur vaste maison de forêt et de lichens, le *nutshimit*. En cinq saisons, ils effectuaient un immense parcours entre les rives du Saint-Laurent et la baie d'Ungava, l'autre Nord.

Nimesh se tourne vers la mer. Elle remercie l'Est de nous donner des naissances. Je salue les miens, là-bas, de l'autre côté de l'océan. *Akuanutin*, le vent du sud, soulève nos cheveux. J'ignore ce que Nimesh lui confie. Elle doit lui parler des jeunes de la communauté, de leurs souffrances. Le Sud représente l'adolescence, me dit-elle en pivotant vers l'ouest, le chemin des esprits. Un trou creusé au centre d'une tente bien ronde

attend les pierres brûlantes. Nous allons passer le reste de la nuit au chaud comme dans le ventre d'une mère, sur le tapis de sapin tressé autour de ce cratère.

Nous offrons le tabac au feu : des étoiles filantes montent au ciel avec nos vœux.

Le rouge et l'orange de nos jupes dans l'ouverture de la tente à sudation. J'avance à tâtons dans la noirceur, les mains et les genoux sur les aiguilles de conifère. Ce n'est pas la première fois que j'entre dans le *matutishan*. Cette nuit, c'est particulier. Nous serons seulement deux. La cérémonie durera jusqu'à l'aube. Nimesh a reçu en rêve la mission de prendre soin de cet abri de guérison et de guider ceux qui y entrent avec elle.

« Installe-toi à l'ouest, sous le ruban noir. Tu ne sais plus où s'arrête ta vie. À l'ouest, tout finit et tout recommence, on se transforme, on redevient. Le papillon sait faire ça... Je vais m'asseoir en face de toi, à l'est, sous le ruban jaune. » Elle dépose un récipient d'eau, une aile d'oie et un sac odoriférant à sa droite, un tambour en peau de caribou dans son dos.

Tshak se courbe à l'entrée de la tente, une pelle à la main. Il fait glisser une roche, chauffée au rouge depuis la tombée du jour, dans le cratère. Le dos en appui contre l'une des branches souples qui forment l'ossature de la tente, je replie les jambes de côté pour ne pas me brûler les pieds.

« *Kuei nimushum!* Bonjour, grand-père! »

Sept pierres sont introduites dans la tente. Nous les saluons tour à tour. Elles forment un

cercle écarlate, notre seule source de lumière maintenant que Tshak calfeutre la moindre ouverture.

Nimesh parsème des miettes de cèdre sur les pierres, crépitements dorés au contact de la chaleur. Elle plonge la main dans l'eau, déplie le bras d'un mouvement sec. Des gouttes jaillissent « pour l'Est, *Mamit*, l'enfance ! »

Des effluves de cèdre caressent l'intérieur de ma bouche, s'infiltrant ma gorge. La vapeur imprègne jusqu'à la moelle de mes os.

Les gestes de Nimesh m'apaisent, comme ceux de son père Shimun, quand il était en vie...

Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon

Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon
relie les êtres, les paysages et les cultures.
Tout y est lumière, fluidité, nuances.

Le roman retrace l'itinéraire d'une jeune femme assoiffée du monde. Ce voyage initiatique la guide aux quatre coins des Amériques : Alaska, Guyane, Nouveau-Mexique, Montréal, Innu-Assi. Comme si seul l'exil savait guérir les blessures.

Une langue sobre et exigeante : mosaïque où jaillissent formes et couleurs. La voix discrète des ancêtres, les rencontres de hasard, la mémoire des lieux, la force des mots et des silences gravent précieusement les tracés de l'histoire. Histoire que l'on se raconte la nuit afin d'inventer son propre chemin.

Née en 1972, Laure Morali vit à Montréal. Écrivaine, poète et réalisatrice de documentaires, elle anime des ateliers de création. Elle a publié chez Mémoire d'encrier *La terre cet animal* (2003) et a dirigé l'ouvrage collectif *Aimititau! Parlons-nous!* (2008), correspondances entre écrivains québécois et écrivains des Premières Nations.